

"Revue" Mar 31

168

REVUE DES REVUES

Autour d'André Gide

L'ENQUÊTE DE "LATINITÉ"

Nos excellents confrères MM. Jacques-Victor de Laprade et Jacques Reynaud ont ouvert dans *Latinité* (1) une Enquête sur André Gide à laquelle un nombre relativement petit d'écrivains français a répondu.

Par contre, l'étranger a bien « donné » et ce qu'on savait déjà, l'Allemagne a manifesté son admiration, son enthousiasme même.

Les Enquêteurs avaient pris texte pour l'Enquête de ces deux lignes d'Ernst Curtius : « Comme Nietzsche, André Gide a découvert un homme nouveau, une nouvelle région de l'âme. » Il est curieux dès maintenant de rapprocher cette déclaration de ce qu'écrivait Nietzsche aux premières pages de *Par delà le Bien et le Mal*, définissant la nouvelle science de l'homme, la nouvelle psychologie : « doctrine de l'évolution dans la volonté de puissance » et « voie qui mène aux problèmes fondamentaux. »

L'autre texte de l'Enquête était une analyse de l'homme nouveau selon Gide faite par W. E. Suskind : « Il sera sur le modèle de l'homme protestant »..... il posera un « acte de protestation continue », et son domaine sera « la conscience individuelle, le désir de bonheur terrestre, tout ce qui tient à la démocratie. »

Voyons donc l'Allemagne intellectuelle devant Gide. Georg Hermann trouve qu'il manque de « chaleur intérieure, chaleur d'âme », mais Erich Ebermayer est « fasciné par son incomparable front » : « Il est impossible d'imaginer sans Gide avec de la jeunesse européenne pendant la troisième et la quatrième décade de notre siècle », ajoute ce dernier. Le même enthousiasme pousse Max Brod vers la « sincérité renversante et victorieuse » d'un Gide qui est de ce que « le Chrétien appelle l'*Ecclesia invisibilis* ». Et Hans Leip pense qu'il a donné à son temps « un nouvel alliage psychique, décomposant les couches profondes, mais en même temps les épu-

(1) Janvier 1931.

rant et les métamorphosant. » « Que notre âme, ou ce qu'on voudrait appeler ainsi, ait le droit de s'abandonner à l'extase catholique, tout en planant librement, suivant le monde protestant, au-dessus de tous les horizons. Ce nouveau type d'âmes et d'esprit, Gide l'a entrevu. »

Voilà déjà des documents à conserver. Mais voici mieux. C'est la réponse de Victor Klempener :

Pour moi, ce qu'il y a de décisif et de vraiment grand et unique en Gide est exprimé dans ce passage des Faux-Monnayeurs où, répondant à Claudel inquiet pour le salut de son âme, il déclare : Je me suis complètement désintéressé de mon âme et de son salut. Et dans le principe exposé au même endroit : Pousser l'abnégation jusqu'à l'oubli de soi total (p. 87). Avec un sérieux par'ait avec un sentiment profond et religieux de son devoir, il poursuit tous les modes de penser et de sentir, toutes les formes d'art. Il n'a rien en soi du joueur sceptique de Montaigne, rien de la raideur dogmatique de Claudel.

Klaus Mann, ayant nommé l'auteur des *Faux-Monnayeurs* : le plus grand homme vivant » ajoute : « Sur ses premiers livres planait encore une sorte de voile. La vie y est aimée et même adorée, mais toujours de la perspective propre au malade, avec une envieuse ardeur. » « Être insatiable... telle est l'essence de ce protestant inquiet. » Ce que Max Rychner développe ainsi : « La personnalité d'André Gide est composée de presque tous les éléments essentiels que notre temps connaisse... Grâce à Gide, le potentiel de la vie a reçu un potentiel plus élevé : je t'enseignerai la ferveur. » Il faut arrêter la cascade de ces louanges. Finissons sur les plus pleines de sens : le même Rychner loue son maître de ce que « sa raison extraordinairement critique s'attaque à toute chose sans préjugé... ainsi, il découvre des aspects nouveaux, même lorsqu'il interprète une parole de la Bible. » Et voici ce qu'écrivait une Allemande : « Quand je voudrai en finir avec la vie, c'est Amyntas qui me guérira. »

* * *

Si l'Allemagne a donné à cette Enquête le plus clair de sa valeur, voici pourtant deux déclarations tchéco-slovaques qui ne sont pas sans portée : M. Jarmil Krekar voit la raison de l'intérêt suscité par Gide au pays de Jean Huss en ce qu'il prit pour devise : « Il faut être sans lois pour écouter la loi nouvelle. » M. Vladimír Raffel trouve en lui le *classique moderne* « par sa netteté, sa simplicité et sa pénétration. »

M. Lorenzo Gigli est dur :

Grand écrivain, certainement ; inséré dans la glorieuse tradition française ; disons le mot : classique. Mais j'ai toujours jugé erroné et nuisible son apostolat pour la liberté de pensée de l'artiste, poussée aux conséquences extrêmes, par le truchement de l'art. J'admire Gide,

intellect puissamment organisé, dialecticien lucide, styliste à grandes ressources ; mais son corydonisme me répugne. Si la position paradoxale dans laquelle il met son rigorisme calviniste de défenseur intrinséquant et orthodoxe de thèses hétérodoxissimes est susceptible de m'intéresser, personne ne pourra m'ôter le soupçon que Gide se met de parti pris dans les situations les plus équivoques pour faire parler de lui.

Et MM. Luigi Tonelli et Alberto Consiglio s'accordent sur ce que « l'art et la pensée de Gide concluent peut-être une ère... mais n'en ouvrent pas une autre. »

M. Corrado Pavolini fait cette profonde remarque :

Ne serait-il pas opportun, encore, de réexaminer le concept actuel d'intelligence ? On verrait peut-être alors que la véritable intelligence a un caractère d'universalité humaine ; et non pas de retournement intellectualistique (comme chez Gide) contre les valeurs éternelles de la poésie et de l'héroïsme.

Voici d'autres jugements sévères. Guido Manacorda :

Deux figures sont pour moi absolument intolérables, chacune en soi-même, et, naturellement, plus encore quand elles sont réunies : celle du phisique libidineux qui brode, pour l'édification de ses lecteurs, sur la qualité de ses luxures et sur la couleur et la saveur de ses crachats ; celle du « puritain » qui, parvenu à la pédérasie — pédérasie romantique à décors de lune désertique et de brouillards de lac de Côme —, proclame solennellement à qui s'en moque qu'il a rééduqué « son propre instinct » et retrouvé, l'âme et la chair finalement allégées, « sa propre normalité ».

J'ai nommé : André Gide.

Et M. Pamphile Seicaru, écrivain roumain.

« Quand il a essayé de se dépasser, quittant le parc des confessions personnelles... il nous a offert l'image piteusement restreinte et fautive d'un Dostoïevsky, disciple de Blake et de Gide ».

M. Seicaru n'a pas retrouvé là « l'inquiétude de ce génial interprète du mysticisme russe que fut Dostoïevsky » et « rien ne lui a paru plus consternant que... l'opacité intellectuelle et l'hermétisme d'une sensibilité que certains croit douée d'une réceptivité œcuménique, et qui s'avoue si pauvre dans son essence. » Citons encore ces mots qui concluent la longue et très pleine réponse de M. Seicaru : « Par son refus d'affirmer, par son horreur d'éternité et de définitif... l'homme de Gide est un être vidé de conscience et privé de toute unité, une pauvre âme dynamitée, traînant les lambeaux de ses nostalgies divergentes. »

* * *

Et voici, maintenant, les Français.

Mme Delarue-Mardrus voit en Gide « un prisonnier des fils bar-

belés du protestantisme, le type même du *refoulé* freudien ». M. Gabriel Boissy pense qu'il a apporté des justifications à ceux qui croient qu'on a le droit de s'isoler des autres hommes et qu'on découvre quelque chose en s'étudiant seul. »

C'est, par contre, un bel hymne d'admiration que la lettre de Jean Cassou. Mais André Rouveyre rejoint Boissy en voyant l'essentiel de Gide dans sa « tendance irrésistible à l'isolement et au repli. » Rouveyre pense que l'influence gidienne n'a été qu'un jeu : « il a fait grouiller les gens pour se bien convaincre qu'il ne fait point partie de leur agglomération. » « Une âme qui ne cesse de se fragmenter dans la subtilité de l'accidentel... pas même un initiateur de voluptés », écrit Hector Talvait « en fin.

Mais que voilà peu de choses, pour les Français ? Est-il vrai qu'une consigne ait passé, parmi les amis, plus ou moins proches, de Gide pour leur enjoindre de ne pas répondre ?

Qu'il est bon de relire, dans un article de Jean Tenant que cite *Latinité* l'admirable « Que nous veulent ces gens qui mettent leur vertu à tout chérir en eux ? Il n'y a d'homme que celui qui choisit... On ne fait quelque chose de valable et de bon qu'à ce prix, en traçant brutalement au besoin une allée bien droite dans le jardin des hésitations ». Heureux Alain-Fournier !

UN ARTICLE DE MARCEL ARLAND

En même temps qu'elle commençait la publication d'un *Cédipe* de Gide, la *Nouvelle Revue Française* (1) donnait sur l'auteur des *Faux Monnayeurs* un article de M. Marcel Arland. Il viendra complétement fort à point le dossier que nous ouvrons ici.

Le « chrétien à l'accent singulièrement pur et grave », des « cahiers d'André Walter » Arland remarque qu'il sera bientôt l'homme qui déclare « avoir renoncé à son salut ». Et cette contradiction, ce contraste, l'adversaire et l'ami le reflètent qui nomment Gide saint ou démon.

Mais c'est « un homme » que veut peindre Arland, un homme qui se découvre mieux peut-être dans son œuvre que dans sa vie propre. Ce qu'il est, il le propose, ainsi cet « ondoisement d'esprit » dont il fait une vertu parce qu'il le considère en lui comme tel.

Un homme qui « tend à la délivrance et à l'enrichissement de l'homme », à rejeter tout ce qui limite la personnalité.

Or, on accuse Gide d'être l'apôtre de l'inquiétude. Ce n'est pas elle, s'il en faut croire Arland, mais le *frémissement* qui lui semble précieux. Et Gide pense qu'on y peut trouver la paix, à ce moment où le corps jouit de sa plénitude, où la vie déborde, où tout acte vital est bon « toutes choses étant confondues dans une énorme innocence ».

(1) Février 1931.

Ce ne sera pas la vie extérieure qu'il donnera à ses personnages, mais ce caractère qui fera de chacun d'eux « le signe d'une entité », et le refus de se livrer dont on l'accuse n'est que recherche de ce caractère secret, profond, caché. Il faudrait pouvoir citer les louanges d'Arland pour une œuvre qui n'est pas « création d'un poète, mais suc d'une vie ».

Mais surtout, il faudra se souvenir de cette déclaration que l'auteur de *l'Ordre* exprime avec cette largeur d'esprit marquées de justes sévérités, qui donne tant de valeurs à sa critique : « Il est difficile de lire sans admiration un livre de Gide, plus difficile encore de le lire avec un véritable amour... Il y a dans l'œuvre de Gide une lacune immense... Gide a ignoré la douleur... L'œuvre de Gide manque de cette eau vive, qu'offrent maintes œuvres moins précieuses, de cette eau qui s'écoule avec une inconsciente profusion, et où les hommes viennent d'instinct s'abreuver à certaines heures, quand ils aiment, quand ils ont peur, quand ils se sentent nus. Pour reprendre le mot des *Caves*, c'est surtout aux *subtils* que Gide s'adresse. »

René DU FORT.